

Comment se construit l'imaginaire chez le tout-petit ?

Conférence de Jean-Marie Vigneaux, pédo-psychiatre psychanalyste.

« L'imaginaire permet à l'enfant de vivre la réalité ».

La littérature de jeunesse proposait il y a cinquante ans les aventures de Caroline et de ses deux chats Pouf et Noiraud. C'est Noiraud qui faisait des bêtises (tiens, le chat noir ?) et Pouf, le chat blanc était le plus sage. Les bêtises ne relèvent pas de l'imaginaire. Elles demandent juste de l'imagination, ce n'est pas la même chose. **Imagination n'est pas imaginaire.** Les enfants n'ont pas besoin d'objet culturel pour inventer des bêtises. La bêtise est un bon signe de santé mentale : c'est une bonne preuve d'imagination, c'est-à-dire une élaboration intellectuelle riche. Les bêtises, en tant qu'élaboration intellectuelle protègent de la peur. Les enfants ont peur du loup, pourtant ils n'en ont jamais vu. Le loup est un mot qui concentre sur lui toutes les images qui mènent à la réalité, par exemple la peur de la séparation.

L'imaginaire se crée dans les derniers mois de la grossesse. Les signaux que perçoit le bébé viennent perturber l'équilibre entre « je suis » et ce qui arrive de l'extérieur, « je me forme » : Les signaux interfèrent à cela. L'haptonomie a montré que les bébés répondaient au toucher, à la voix. Françoise Dolto raconte un événement de sa jeunesse : enceinte d'un de ses enfants, elle grimpe une côte à vélo. Pendant son effort elle sent son bébé qui bouge et semble s'agiter plus que d'habitude. Elle lui explique que tout va bien, elle le rassure par des paroles et il se calme. L'enfant a perçu l'effort que faisait sa mère, il était perturbé par les signaux de l'extérieur. Quand elle lui a parlé, ce ne sont pas les mots qui l'ont calmé mais la sensation qui entourait les paroles qui lui étaient adressées. **La sensation a permis une interprétation. L'interprétation est l'imaginaire.**

Le bébé reçoit la vie quotidienne de ses parents. Même s'il ne veut pas, il la reçoit. Il est donc obligé de donner un sens à ce qu'il reçoit, sinon il n'est qu'angoissé. Dans un monde insensé (sans sens), on a l'impression de ne pas être capable de s'en sortir (exemple d'un voyage en pays étranger où les signes ne correspondent pas aux nôtres). On ne perçoit la réalité qu'à travers une construction de ce qu'on en fait : la réalité est perçue à travers le filtre de l'imaginaire. Le bébé a les capacités mentales de faire sens. S'il ne les trouve pas, il y a urgence pour lui de trouver une interprétation à ce qu'il perçoit. Exemple de l'album « La bande à Julot » (Nicolas Bianco-Levrin, éd. Grandir) : Julot reçoit le papier peint sur la tête alors qu'il est tranquillement assis à lire son journal. Dans un premier temps il recolle le morceau qui tombe, mais ça recommence. Au bout de plusieurs essais de collage, découpage, Julot se dit que le lai de papier qui le prend par les épaules est un compagnon sympathique et agréable : il donne un sens à ce qui arrive et évite ainsi l'angoisse.

Le corps qui fait signe cristallise tous les imaginaires parentaux. C'est en cela qu'il devient objet symbolique. Dès la naissance, le bébé est pris dans trois registres : le réel, l'imaginaire et le symbolique. L'imaginaire rejoint la fiction, c'est-à-dire faire. Pour créer la fiction, on part de son propre stock d'images et on fait un nouveau sens. Quand un nouveau signe arrive mais que dans l'imaginaire il n'y a rien pour donner du sens, l'angoisse naît.

Ce qui déclenche la fonction fictionnelle, c'est le manque. Exemple, album « Le petit monde de Miki » (Miyamoto/Vochelle, éd. Giboulées) : Miki dit qu'elle est née au Japon. Les pieds sur terre et la tête dans les nuages. Elle aime les saisons et la nature, la neige et la pluie, la terre et la mer, les proches et les extrêmes. Miki voit beaucoup plus loin que le bout de son nez. Un courant d'air lui suffit : un rien l'enchanté, sinon elle invente. Miki dit que son petit monde est grand comme un cœur d'enfant (résumé : source Internet). D'où viennent les mots de Miki ? Elle ne les a pas simplement parce qu'ils existent, mais parce qu'ils sont passés par le lien maternant qui est un possible cristallisateur de sens. Le mot est un cristallisateur potentiel de l'imaginaire. Miki donne sens par les mots à ses propres

expériences sensorielles. C'est pourquoi l'imaginaire est lié à la langue. Les mots sont devenus le langage privilégié mais ce n'est pas le seul.

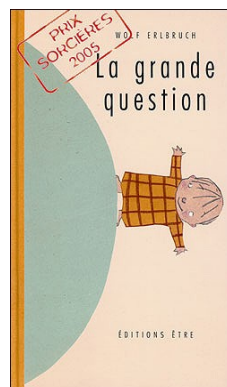
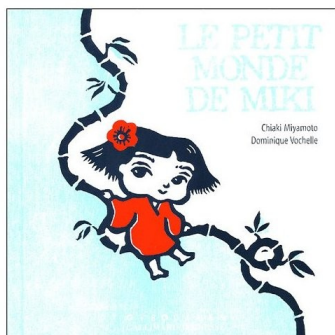
Album « Il fait nuit » (Gaétan Dorémus Ed. Seuil) : Un jeu de questions et de réponses, lors d'une discussion entre deux enfants. Un garçon tente ainsi de rassurer son voisin sur cette nuit qui fait peur. Voici d'abord la ville, puis les étoiles, les arbres, le vélo ou la voiture, pour au final expliquer sa fascination pour la lune, cette lune qui ne pourrait briller sans le noir (résumé : source Internet). Le noir est insensé, il prend du sens quand il devient la condition d'existence de la lune : association d'images, une image en appelle une autre, sans urgence de sens et sans angoisse. L'imagination n'est qu'un supplément inattendu de plus de sens (l'auteur ne prévoit pas quelle image le lecteur fera apparaître) dans le plaisir. Quand le tout-petit, par la fiction apaise l'angoisse des « trous », c'est un plaisir. Or nous sommes tous à la recherche du retour du plaisir. Il est question de nouage (le nouage fait sens).

Album « La grande question » (W. Erlbruch, éd. Etre) (M. Vigneaux se dit assailli de nouvelles choses à chaque lecture). Des personnages découpés, comme posés sur un fond crème, des formes d'ombres et de chair, pour cette « grande question » : pourquoi sommes nous sur terre ? Et dans cet album tout en hauteur, chacun a son avis, le frère ou la sœur, le pilote ou le boxeur, la mort ou le canard. Par cette succession de phrases et de réponses, chacun voit midi à sa porte, mais bien vite c'est la poésie qui surgit (résumé : source Internet). La lecture ne nourrit pas l'imagination : elle sollicite notre acceptation à lire. On pourrait « lire sans lire ». Si on accepte l'invitation du livre, on se laisse questionner, on est bouleversé. Le bouleversement nous apporte aussi un supplément de sens et nous enrichit. C'est ainsi qu'un livre peut prendre valeur d'objet mythique. La jouissance perçue à la première lecture donne envie d'y retourner pour se nourrir encore. On met alors notre imaginaire à la disposition de la lecture. On entre en dialectique avec l'imaginaire de l'auteur, c'est ce qui aide à passer outre la lecture miroir (faite de préjugés), ce qui allume les pulsions à chercher du sens. Cela fait écho à nos expériences de nourrisson. C'est une puissance libératrice de la réponse toute faite (c'est-à-dire oppression du réel). On ne s'évade pas du réel mais on est capable de scotomiser la réalité (rejeter inconsciemment de sa conscience une réalité pénible). Mais ceci ne se fait pas par hasard, on est prêt à le remarquer parce qu'on a déjà construit suffisamment de choses dans notre imaginaire pour remarquer autre chose. Lire le réel nous libère de ses barrières oppressives.

Citation :

« La vie tu ne la lui as pas donnée, c'est lui qui te l'a prise. »

César à Marius dans Fanny, Marcel Pagnol



Journée « L'imaginaire et le tout petit »

Conseil Général de l'Hérault. DDLL

22 Janvier 2009

Compte rendu : Odile Mahé Le Think